N° 65. MERCREDI. 15 AOUT 1838.

Le prix de l'abonnement à cette feuille, qui paraît les Mercredis et Samedis, est de 5 fl. pour 6 mois, et de 5 fl. 52 cts. pour la recevoir par la poste, franche de port.

JOURNAL
DE LA VILLE
ET DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG.

Pour les Abonnemens, Insertions, Correspondances, Annonces, etc., s'adresser à l'Imprimerie du Journal. Les Insertions coûtent 10 cents par ligne d'impression.

ALLEMAGNE. — *Francfort, 4 août.*

On écrit de Vienne, 28 juillet :

La concentration des troupes pour le couronnement vient de commencer en Italie ; elles seront campées sous des tentes autour de Milan. C'est le 2 août que doivent s'assembler en cette ville les nombreux équipages qui, en même tems que les gardes-du-corps italiens et un détachement de hussards, iront au-devant de S. M. jusqu'à Monza pour l'accompagner jusqu'à Milan.

Les manœuvres générales auront lieu plus tard à Montechiaro, dans les environs de Vérone ; dans le cas où, pour éviter de trop grandes dépenses, on renoncerait à ces grandes manœuvres on se contenterait de manœuvres de cavalerie et d'artillerie à cheval, exécutées à Somma, en l'honneur de S. A. I. l'archiduc François. Quant aux dépenses que font le gouvernement, la ville ainsi que les particuliers, on peut dire qu'elles sont peut être sans exemple : pour la décoration de la cathédrale, on a d'abord acheté tout le velour qui se trouvait dans les magasins de Milan et de plus on en a fait commander 10,000 aunes en Angleterre. Le *Corso*, depuis la cathédrale jusqu'a la *Porte orientale*, a été pavé à neuf en pierres de tailles, et afin d'éloigner tout ce qui pourrait nuire à la beauté du coup d'œil, on a même démoli plusieurs maisons pour dégager les abords de la place.

La cherté des vivres sera infailliblement aussi grande qu'elle est inévitable, déjà les denrées ont presque doublé de prix, et cela s'étend jusque dans les provinces. La ville regorge d'étrangers. Dernièrement, un Anglais a loué sur la place de la cathédrale quatre petites chambres qu'il n'a pu obtenir à moins de 3,000 fl ; on peut se faire par là une idée de l'énorme circulation d'argent qui a lieu en notre ville.

Quoique le dessein de Méhémet-Ali de se rendre indépendant soit formellement désavoué par les nouvelles officielles les plus récentes d'Alexandrie, cependant le docteur Bowring n'a pas craint de dire ici dans plus d'un endroit, à ce que j'ai appris, que les assurances pacifiques du vice-roi n'avaient rien de sérieux, et qu'assurément il ne se tiendrait pas tranquille qu'il n'eût atteint son but de souveraineté sur l'Egypte, la Syrie, etc. Il paraît que M. Bowring regarde comme un honneur pour lui d'avoir fortifié Mehémet-Ali dans cette intention.

On commence à Olmutz (Moravie), de nouvelles constructions de fortifications dont les dépenses pourront s'élever à 500,000 fl. (1,250,000 fr.). (*Mercure de Souabe.*)

— On écrit d'Alexandrie à la *Gazette d'Augsbourg*, 6 juillet :

Les affaires politiques en Orient paraissent vraiment prendre un aspect menaçant et marcher rapidement à leur dénouement. Méhemet-Ali veut trancher avec le glaive les nœuds du *statu quo* et il a déclaré aux consuls que le tems est venu pour lui de conquérir son indépendance. Ceux-ci lui ont fait observer que leurs cours n'étaient pas de cet avis, mais il n'est pas d'humeur d'attendre plus long-tems et il a envoyé à Constantinople une longue note, qui ferait honneur à un diplomate européen, dans laquelle il dit :

« Qu'il a toujours été un grand ami de la Porte et du sultan, qu'il a tout fait pour maintenir la gloire du nom turc et la grandeur de son seigneur ; que son fils Ibrahim Pacha a anéanti il y a vingt ans les Wahabis, ces ennemis de l'islamisme ; qu'il a envoyé, il y a six ans, son armée en Syrie et en Anatolie jusqu'aux portes de Constantinople et que, chemin faisant, elle a mis en déroute une armée habillée à la franque, comme les infidèles, tout cela dans le seul but de faire ressortir davantage la grandeur du sultan et pour lui prouver son respect. Qu'en récompense d'un si grand dévouement, le sultan l'a toujours traité comme son ennemi personnel et a placé au divan des gens qui ne négligent aucun moyen de lui nuire, et qui en veulent même à ses jours ; que son ennemi mortel, le séraskier Kussuf-Pacha, est de nouveau honoré de toute la confiance de sa hautesse ; que la révolte des Druzes est l'œuvre du divan. Par ces motifs, et par beaucoup d'autres puisés en partie dans le préjudice que l'on porte à son système favori monopole, il se trouve dans la nécessité extrêmement désagréable de supplier très-humblement sa hautesse le sultan de daigner lui permettre de déclarer son indépendance. Du reste, il ne cessera pas néanmoins d'être l'esclave le plus soumis du sultan, il le considérera constamment comme le soleil brillant de l'islamisme, aux rayons duquel tous les vrais fidèles se réchauffent. »

On a répondu à cette belle note qu'on le priait instamment de demeurer dans la dépendance et de payer, avant tout, le tribut de 650,000 piastres espagnoles échu depuis six mois, parce qu'on compte beaucoup sur cet argent. Que du reste on s'adresserait, en cas de refus, à la France et l'Angleterre, qui, à la paix de Kiutahia, ont garanti le paiement exact du tribut ; qu'on n'oublierait pas non plus la Russie, dont les armées étaient prêtes à aider la Porte.

D'après cela, on ne sait pas précisément ce que fera Méhémet-Ali ; mais les personnes qui sont dans le secret de sa politique assurent qu'il s'émancipera coûte que coûte. La menace de la France et de l'Angleterre ne l'effraie pas, car il sait beaucoup mieux que le sultan qui a des secours à attendre de ces puissances. En outre, rien ne lui serait plus agréable que de voir la Russie voler au secours du sultan, parce qu'alors il serait sûr d'avoir la France et l'Angleterre de son côté, il n'ignore pas non plus la politique d'un autre cabinet qui aurait peine à voir d'un œil indifférent une invasion russe dans l'Asie mineure et qui chercherait à l'empêcher par une démonstration du côté du Danube. Si d'autres voulaient se mêler de l'affaire en faveur de la Russie, il aurait au moins le plaisir de voir tout-à-coup toute l'Europe en feu, etc., etc.

Telles sont, assure-t-on, les opinions qui règnent à la cour du vice-roi d'Egypte.

FRANCE. — *Paris, 10 août.*

On écrit de Lucerne, le 3 août :

Dans la séance de la diète d'aujourd'hui, M. le président a donné connaissance de la note suivante de l'ambassadeur de France :

A L. Exc. MM. les avoyer et membres du conseil d'état du canton de Lucerne, directoire fédéral.

« Le soussigné, ambassadeur de S. M. le roi des Français près la confédération helvétique, a reçu l'ordre de son gouvernement de faire à L. Exc. MM. les avoyer et membres du conseil d'état du canton de Lucerne, directoire fédéral, la communication suivante :

» Après les événemens de Strasbourg, et l'acte de généreuse clémence dont Louis-Napoléon Bonaparte avait été l'objet, le roi des Français ne devait pas s'attendre à ce qu'un pays ami, tel que la Suisse, et avec lequel les anciennes relations du bon voisinage avaient été naguère si heureusement rétablies, souffrirait que Louis Bonaparte revint sur son territoire, et, au mépris de toutes les obligations que lui imposait la reconnaissance, osât y renouveler de criminelles intrigues et avouer hautement des prétentions insensées et que leur folie même ne peut plus absoudre depuis l'attentat de Strasbourg. Il est de notoriété publique que Arenenberg est le centre d'intrigues que le gouvernement du roi a le droit et le devoir de ne pas tolérer dans son sein.

» Vainement Louis Bonaparte voudrait-il les nier : les écrits qu'il a fait publier, tant en Allemagne qu'en France, celui que la cour des pairs a récemment condamné, auquel il est prouvé qu'il avait lui-même concouru et qu'il avait distribué, témoignent assez que son retour d'Amérique n'avait pas seulement pour objet de rendre les derniers devoirs à une mère mourante, mais bien aussi de reprendre les projets et d'afficher des prétentions auxquels il est demontré aujourd'hui qu'il n'a jamais renoncé.

» La Suisse est trop loyale et trop fidèle alliée pour permettre que Louis Bonaparte se dise à la fois l'un de ses citoyens et le prétendant au trône de France ; qu'il se dise Français toutes les fois qu'il conçoit l'espérance de troubler sa patrie au profit de ses projets, et citoyen de Thurgovie quand le gouvernement de sa patrie veut prévenir le retour de ses criminelles tentatives.

» C'est donc avec la plus entière confiance qu'au nom de son gouvernement, le soussigné présente à L. Exc. MM. les avoyer et membres du conseil d'état du canton de Lucerne, directoire fédéral, en les priant de la porter à la connaissance de la haute diète,